

### Feuille de route pour l'enseignant

L'industrie de l'édition est un secteur aussi fascinant que méconnu. Bien que le livre soit un objet noble, les choix éditoriaux se résument souvent à des décisions d'affaires. Car un éditeur sait que la plupart des livres qu'il publiera seront déficitaires; en moyenne, un titre sur dix apporte de l'eau au moulin d'une maison. Malgré un système de subvention de l'État (pour les éditeurs admissibles), le milieu reste précaire. À preuve, le livre est le seul produit qui ne peut s'offrir de la publicité télé. Et avec la venue de l'électronique et de l'Internet, le paysage du livre est certainement appelé à se transformer.

Un éditeur retient en général 5 % des manuscrits qui lui sont soumis annuellement. Après avoir investi du soin à produire une couverture attrayante et un synopsis, l'éditeur demande à son distributeur de faire la tournée des libraires pour prendre le pouls du marché; il recueille ainsi les prénotés, c'est-à-dire le nombre d'exemplaires qui seront accueillis en consigne dans les magasins (en attente d'une possible vente). L'information globale renseigne l'éditeur sur le tirage approprié.

Quand le nombre de prénotés se situe entre 500 et 1000, l'éditeur se réjouit. Le nombre d'ouvrages québécois mis en consigne à raison de 5 000 exemplaires en 2006 se situe sous la barre des 50. Les livres les mieux accueillis chez les libraires sont en général les livres jeunesse, puis les livres pratiques, puis les œuvres d'imagination (nombreuses, celles-là). Les beaux-arts et la poésie ferment le peloton\*. De plus, les taux de retour des œuvres peuvent osciller entre 25 % et 60 %. L'éditeur prend par conséquent de grands risques financiers.

*\* Source : Étude sur la mise en marché des nouveautés par le système de l'office au Québec. Analyse du fonctionnement, des paramètres de performance et des frais d'exploitation / Novembre 2007. Auteurs : Michel A. La salle et Renée Gélinas.*

### Résumé de l'exercice

Ci-après, deux nouvelles pour jouer au directeur éditorial. L'élève se livre à une appréciation concrète de deux œuvres, et doit justifier son choix d'en publier une. Il devra également faire une réflexion sur la manière dont l'œuvre choisie pourrait être mise en marché, pour la faire sortir d'un lot de quelque 20 000 nouveautés par année dans les librairies du Québec (de la littérature d'ici et de l'étranger).

**Le miniroman 1 : Sport extrême.** Une nouvelle publiée à Joey Cornu dans le collectif d'anticipation « Le Québec en 2025 : Visions de la jeune génération », utilisée ici dans un contexte de simulation. Une œuvre d'imagination qui convient aux adolescents et aux adultes.

**Le miniroman 2 : De si en si.** Une nouvelle non publiée, qui verse dans le réalisme avec un soupçon de fantastique. Une œuvre d'imagination qui convient aux adolescents et aux adultes.

Si vous souhaitez commenter l'exercice, n'hésitez pas à écrire à <joeycornu@qc.aira.com>.

## Projet d'édition fictive

Avant d'accepter un manuscrit, une maison d'édition procède à une évaluation de son potentiel littéraire et commercial.

Vous êtes appelé ici à jouer le jeu de produire une évaluation et une recommandation : à partir de critères précis, vous allez trancher en faveur d'un texte parmi deux œuvres. Cet exercice représente souvent le test ultime auprès du comité de lecture d'un éditeur; le sort d'un manuscrit se joue en vingt ou vingt-cinq pages, parfois moins. L'éditeur Alain Stanké avait pour sa part instauré un système propre aux Éditions de L'Homme : l'auteur devait envoyer seulement un résumé de trois pages de son œuvre, et le sort était jeté à partir de cette correspondance d'approche : l'intérêt de l'histoire et la plume de l'auteur.

L'évaluation repose moins sur une appréciation subjective que sur la détection de qualités susceptibles de plaire à un vaste public. Heureusement, car certains lecteurs aiment les romans historiques et pas le fantastique, d'autres préfèrent la poésie au récit de voyage. Un éditeur doit penser en termes de marché et de potentiel de ventes. Si le manuscrit à évaluer est un polar, le commentateur devra donc se placer dans les souliers du lecteur type qui affectionne le genre.

### Exercice

- 1) Lire les deux nouvelles. Faire l'appréciation de chacune au moyen des grilles d'évaluation ci-après.
- 2) Faire une recommandation à l'éditeur, en choisissant l'une de ces œuvres. Soutenez votre proposition dans les points argumentatifs qui suivent la grille.

## Nouvelle intitulée « Sport extrême » (par Antoine Joie)

Grille d'évaluation  
Appréciation - de médiocre à excellent

Note	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Critère										
Démarrage de l'histoire										
Originalité du sujet										
Intérêt des personnages										
Intérêt des péripéties										
Naturel des dialogues										
Rythme de narration										
Qualité du style										
Cohésion et clarté										
Résultat global										

## Nouvelle intitulée « De si en si » (par C. Bugnon)

Grille d'évaluation  
Appréciation - de médiocre à excellent

Note	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Critère										
Démarrage de l'histoire										
Originalité du sujet										
Intérêt des personnages										
Intérêt des péripéties										
Naturel des dialogues										
Rythme de narration										
Qualité du style										
Cohésion et clarté										
Résultat global										

Nouvelle dont la publication est recommandée : \_\_\_\_\_

Facettes à améliorer (par exemple, les descriptions, les dialogues ou la clarté)

1) \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

2) \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

3) \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Résumer l'histoire en six à huit lignes, en imaginant que ce texte pourrait servir en quatrième de couverture et que le lecteur potentiel pourrait prendre sa décision d'achat à partir de ce texte.

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Avez-vous une recommandation à faire à l'auteur quant à la finale du roman?

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Potentiel commercial - D'après vous, existe-t-il un public de lecteurs pour ce genre d'œuvre? Définissez-le en quelques mots.

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Si l'on devait ne vendre qu'une seule qualité de l'œuvre aux médias et aux lecteurs, quelle serait-elle? Ce trait de caractère donnera le ton à la communication, servira pour ainsi dire de tremplin dans les communiqués de presse.

---

---

---

### Plan de marketing

Hormis la distribution en librairie, croyez-vous qu'il existe d'autres canaux ou d'autres moyens pour augmenter la visibilité de l'œuvre et stimuler sa vente?

1) \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

2) \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

3) \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

## Sport extrême (par Antoine Joie)

Situation fictive :

Un miniroman d'anticipation de 100 pages dont voici un extrait. Un grand-père raconte les faits saillants de son existence pour le bénéfice de ses petits-enfants. L'auteur a proposé d'inclure quelques photos qui simulent des coupures tirées de journaux de l'époque.

Je crois que tout cela se passait en 2027, mais ma vieille mémoire me joue de nombreux tours. La vie était étrange en ces jours de luxe absurde, poisseux, qui recouvrait l'humanité de son voile mensonger. Le luxe coulait de partout, des boutiques, des publicités qui nous étouffaient, sur les murs, au-dessus des autoroutes, dans les agendas scolaires, dans les toilettes publiques, sur les vieux écrans de télévision 2D, partout, tout était publicisé, présenté, vendu, acheté, rentable, confortable, facile, « restez assis sur votre divan et on s'occupe de vous rendre heureux ». Et les gens achetaient des objets à n'en plus finir, mentaient, blessaient, tuaient pour s'approprier d'autres objets, étudiaient des années durant, dans le but de réussir à amasser plus d'objets, et ils n'étaient jamais heureux malgré toutes ces belles choses qui brillaient.

Alors les gens étaient frustrés. Entre deux journées passées à préparer leur avenir, ils n'avaient qu'à s'asseoir quelques heures devant la télévision pour en venir à la conclusion qu'ils avaient besoin d'encore beaucoup d'objets pour être heureux. Et ainsi de suite, à l'infini semblait-il. Ceux qui avaient le pouvoir et l'argent, ne désirant pas que tarisse ce flot de pouvoir et d'argent qui leur coulait entre les doigts de pied et provoquait des chatouillis agréables, faisaient tout pour que reste endormie cette fureur qui sommeille en toute créature vivante confinée à l'esclavage. À ce moment on ne disait pas esclavage; on disait travail. Ou encore « faire rouler la société ». Parfois même « devoir social », selon le zèle de l'interlocuteur. Toujours est-il que ces esclaves de l'argent étaient maintenus dans un état de bonheur, laxatif au sens où il aidait à évacuer les déchets intérieurs.

Ce bonheur prenait plusieurs formes, mais sa principale et non moins lucrative version était le sport organisé. En mon pays, on disait que le sport national était le hockey, c'est-à-dire le sport le plus regardé à la télévision. Les...

— Qu'est-ce qu'un pays, grand-père?

Oh, c'est une vieille forme de haine que les humains aimaient à entretenir. Tu sais le gros livre de ton père, celui intitulé Le Petit Larousse? Eh bien, il appelle ça une entité territoriale. Qu'est-ce que ça veut dire? Rien, justement. Ce sont des lignes imaginaires autour d'un morceau de planète.

Où en étais-je...? Ah oui! Le sport organisé! Si vous aviez vu leur tête quand l'équipe qu'ils admiraient religieusement du fond de leur salon réussissait à mettre la rondelle dans le filet, ils en devenaient fous! La soupape s'ouvrait, et là toute cette merde qu'ils accumulaient au fond d'eux-mêmes au nom du luxe pouvait se vider dans un grand cri bestial, à la gloire de leurs héros millionnaires. Mais au début des années 2020, la terre commençait à mourir sérieusement, l'humanité y pullulait d'un bout à l'autre. Heureusement qu'il avait encore des humains pour perpétrer des génocides au nom du Bien, sinon nous serions tous morts étouffés sous le poids de nos semblables!

Mais les hommes continuaient à suivre tant bien que mal la voie qu'on leur avait tracée, espérant toujours, les yeux fermés, que vienne leur salut personnel. Alors leur frustration allait grandissant, ils suivaient le rythme frénétique de leur société.

Ils devinrent de plus en plus exigeants en matière de bonheur, et bientôt les films d'explosion et les nouvelles de meurtre ne suffirent plus à combler leur manque grandissant de distraction. Le sport organisé, déjà, était devenu beaucoup plus violent qu'à ses débuts innocents, mais à cette époque il devint meurtrier. Lentement mais sûrement, le nombre de joueurs fatalement mis en échec augmenta. Le premier suscita un grand émoi et de grands cris et de grandes réunions et de grands etc. Les suivants firent quelques vagues dans les journaux, mais les gens se disaient que la mort fait partie de la vie comme dans tous les métiers, qu'est-ce que tu veux c'est comme ça, et ainsi de suite.

Puis les autres passèrent presque inaperçus. Et vint le moment où ils furent acclamés. Oui, je sais que ça paraît un changement radical dans l'existence même, on se dit : mais non, c'est impossible que l'humanité en vienne à applaudir un meurtre, mais c'est hélas bien vrai. Il n'y a pas de quoi s'étonner, vraiment! Ça s'est déjà vu avec les Romains. Les Allemands étaient plus stoïques, ils avaient seulement un petit sourire au coin des lèvres quand la chambre se remplissait de gaz. Puis les Américains ont suivi, avec la décadence *politically correct*. C'était bien vu, au 20<sup>e</sup> siècle, de dire hourra quand la petite balle partait vers les nuages et qu'un homme ou plus couraient en rond sur un terrain de gazon. C'était bien vu, vers 2023, de crier « Yessir! » quand la tête d'un joueur se fracassait sur la glace au cours d'une altercation.

Vous ouvrez de grands yeux... c'est étrange, n'est-ce pas? Je doute presque que vous prêtiez foi à la suite de mon histoire, mais je la conterai néanmoins, car il y a des vérités qui me sont chères. Vous ai-je déjà glissé un mot sur les Jeux de 2024? Non, sûrement pas... Vos parents n'étaient même pas nés à l'époque.

Je ne sais plus très bien où ils eurent lieu, une ville à la dette ou au budget faramineux. Mais durant ces deux semaines, alors que les deux tiers de l'humanité étaient littéralement submergés par leur écran 3D à contempler les exploits de leurs athlètes à pilules, cette humanité névrosée prit la plus importante décision de sa courte et longue existence : l'État Uni d'Amérique inc., la plus grande entité territoriale du globe, ajouta une clause à sa Loi déjà florissante sur le Confort social : le droit incontournable de tout un chacun à l'Amusement.

Cet amusement ultime était encore de nature indéterminée à l'époque, mais les experts en bonheur avaient déjà une bonne idée des procédures. Chaque jour, dès l'année suivante, c'est-à-dire dès le Premier de l'an 2025, une équipe d'amuseurs publics mandatés par l'État choisirait un nombre de citoyens au hasard, et ces gens devraient participer à l'émission quotidienne, à dix-huit heures, heure de l'Est. Un étrange frisson secoua la population de se savoir bientôt derrière l'écran. Les gens de cette entité territoriale avaient poussé le voyeurisme jusqu'à des sommets inégalés. Ils aimaient regarder des gens s'engueuler ou faire l'amour à la télévision, ça les excitait presque de voir mourir le faible et vaincre le fort. Mais de se dire qu'ils pouvaient peut-être un jour, demain, jouer le rôle du faible, ils en riaient jaune.

Puis vint 2025. Noël, la grande fête du commerce dans ces sociétés, sembla un peu moins réussie cette année-là, le chiffre d'affaires des vendeurs d'objets ne dépassant pas les trois cents milliards de dollars. Je sais que ces chiffres insensés ne représentent rien pour vous, mes petits, mais à cette époque, ça voulait dire beaucoup. Mais pour eux, ce n'était pas assez.

On avait l'impression que chacun se cloîtrait chez soi, occupé à caresser ses objets du regard, une légère appréhension au fond des yeux. Probablement qu'aux alentours du Premier de l'an, les hôpitaux enregistrèrent un nombre record de diarrhées. Ce nouveau programme télévisé jetait un trouble sur l'humeur des citoyens, incapables de savoir s'ils devaient se réjouir du spectacle ou le condamner. On avait déjà annoncé son nom : Extrême!, disaient les milliers de pubs dans les milliers de revues et de journaux télévisés. Le Premier de l'an, onregistra la plus forte hausse d'absence au travail depuis les attentats de 2001. On enregistrait tout dans ce temps-là, il y avait des milliers de gens qui calculaient tout ce qui se calcule. On était vingt milliards d'êtres humains, il fallait bien se donner de l'emploi!

Je crois que la première émission eut lieu à l'intersection de deux artères principales de la ville de Montréal, dans l'État du Québec (depuis dix ans, déjà, l'État Uni d'Amérique inc. avait pris possession du Canada et de ses provinces). C'était le concept qu'ils avaient créé : ils encerclaient un périmètre avec leurs camions de télévision, et tous les gens coincés à l'intérieur devenaient les participants involontaires d'Extrême!

À partir de ce jour, seuls ceux qui n'avaient pas le choix étaient encore dehors à dix-huit heures. Les autres prenaient place sur leur divan et contemplaient le spectacle. Les jeux étaient de vrais massacres, pire que tout ce qu'ils avaient réussi à trouver jusque-là. Déjà, au début des années 2000, une émission américaine montrait des gens qui bouffaient du cerveau pour réussir à mettre la main sur quelques milliers de dollars. Cela apparaissait maintenant comme des jeux préscolaires devant ce déchaînement féroce. Et le pire, c'est que les présentateurs et arbitres ne faisaient que dévoiler l'horreur, mais le citoyen moyen s'empressait d'y jouer son rôle. Puis une équipe spéciale emportait les cadavres, et monsieur tout le monde continuait son chemin là où il s'était interrompu, le cœur léger d'avoir tué sans être tué.

Des combats extrêmes, des courses à relais où l'on voyait les participants être écrasés par d'autres coureurs, des duels... Ils dressaient parfois tout un parcours à obstacles où les gens devaient éviter d'être broyés, brûlés, empalés et tout ça. Un tel tombait d'un immeuble, une telle était emportée par le flot corrosif du fleuve souillé, un autre finissait troué de balles. Les organisateurs ne manquaient certes pas d'imagination.

Les anges furent à mes côtés jusqu'au 9 mai 2027. Depuis que les hommes ont inventé l'argent, la race humaine se divise en deux catégories : ceux qui ont de l'argent, et ceux qui n'en ont pas. J'étais de ces derniers.

La seule source de lumière de mon minable appartement, rue St-Denis, avait rendu l'âme après de longs mois de loyaux services, et j'avais absolument besoin de me procurer des chandelles ou une petite lampe de chevet pour réussir à lire, ma seule échappatoire en ces années sombres pour les rêveurs. Les coups d'œil que je jetais sur la télévision me remplissaient inmanquablement de peur et de dégoût pour ce qu'était devenue l'humanité, et je me réfugiais dans les histoires fantastiques que je devorais allégrement.

Ce soir-là, je ne vis point arriver l'heure fatidique, occupé que j'étais à fouiller chez les vendeurs de déchets. Vous croyez bien qu'au peu de gens qu'ils trouvaient dans les rues à dix-huit heures, ils ne risquaient pas de manquer une aussi belle proie! Prolétaire, donc sacrificable, en âge de faire tourner des cœurs et de causer du dommage, j'étais la prise idéale pour ces chasseurs de sensations.

Ce jour-là, c'était un combat extrême, au coin de deux rues marchandes. On les vit arriver de tous côtés, à l'assaut de l'intersection. Des camions blindés, frappés du mot Extrême! en lettres rouges sur fond d'explosion, bloquèrent toutes les issues aux automobilistes, et les gardes de sécurité ne prirent que cinq secondes à bloquer aussi les trottoirs. Bien entendu, toutes les portes à l'intérieur du périmètre étaient verrouillées. Durant quelques secondes, la panique s'empara des quidams, qui réalisaient rapidement ce qui se passait. Les voitures s'emmêlèrent dans leur hâte à s'extraire de l'intersection, créant une zone de jeu idéale pour un combat violent et théâtral. Puis tout s'immobilisa, un étrange silence plana entre les participants involontaires.

Ils se regardaient comme s'ils tentaient de comprendre qu'ils allaient devoir tuer ceux qui les entouraient pour sortir de là. Ils ouvraient de grands yeux terrifiés, les femmes surtout. Elles jetaient des coups d'œil furtifs sur un gros type baraqué qui dansait d'un pied de l'autre, comme incapable de choisir entre la peur panique et la hâte d'en découdre et de gagner la gloire. Car le vainqueur sortait glorieux : des dizaines de milliers de dollars s'accumulaient dans son compte en banque, les caméras filmaient son visage essoufflé et heureux, les jeunes adolescentes mouillaient leur culotte en le voyant ainsi exhiber sa virilité. Mais les femmes ne se réveillaient pas souvent après un combat extrême.

Je n'ai pas tenu bien longtemps; je n'ai jamais été très doué pour le combat. Dès la présentation de l'animateur et l'explication des règles, le jeu se déchaîna. « Il est interdit de sortir du périmètre. Il est aussi interdit d'user de violence contre un membre de l'équipe de télévision. » Voilà ce qu'étaient leurs règles.

Le gros type s'empressa d'empoigner son voisin chétif et de le balancer à travers la vitre de la première voiture venue. Il avait compris le concept. Il avait l'étoffe d'un vainqueur. Deux dames d'un certain âge se labourèrent mutuellement le visage de leurs faux ongles, alors qu'un homme dans la vingtaine sortait son couteau et avançait à grands pas vers moi.

Je ne voyais plus rien, rien d'autre que cet homme qui marchait vers moi lame au clair, ses yeux pleins d'un mélange de terreur et de plaisir. La peur a d'étranges effets sur les êtres humains, et je sentais monter en moi une excitation qui me fit presque sourire à ce dément d'un instant. Sans réfléchir, je ramassai un pavé délogé et le lançai de toutes mes forces sur son visage de pervers. J'ai entendu son crâne craquer, puis il s'est affaissé comme un pantin aux cordes tranchées.

L'une des femmes avait réussi à enfoncer son ongle dans l'œil de l'autre, et maintenant regardait autour d'elle, apeurée de voir qu'elle était la seule femelle du groupe. À un moment, j'ai braqué le regard sur un mouvement à ma droite et, l'instant suivant, un pied botté s'écrasait sur ma tempe. Sous l'impact, ma tête heurta le camion de la télé, et je tombai lourdement au sol. Je ne sais plus ce qui se passa ensuite. Je reçus encore de nombreux coups, mais ma conscience était déjà loin. Je crois que le gros type fut vainqueur.

Je me réveillai dans un lit d'hôpital, le numéro 2828 brodé sur mon vêtement blanc de malade. Au moins, j'avais survécu. Mais les médias ne s'intéressaient pas au sort des vaincus, et je continuai ma petite vie comme si de rien n'était, après quelques mois de traitements intensifs, à mes frais bien sûr.

Ce jour-là, j'ai perdu le peu d'espoir qui me restait de voir l'humanité prendre conscience de ce qu'elle était devenue. J'ai rompu le peu de liens qui me rattachaient encore à cette société en chute libre, et j'ai attendu. Lorsque vint sa fin, je fus de ceux qui se réjouirent de la voir enfin tomber : il faut savoir mourir à point. Mais tout ça est une autre histoire, mes petits, et je suis un peu las ce soir. Peut-être demain vous raconterai-je ce qu'il advint du monde « civilisé » et de tous ses mensonges. Mais il est l'heure d'aller dormir, maintenant.

## De si en si (par C. Bugnon)

Situation fictive :

Un miniroman de 100 pages dont voici un extrait.  
Un homme est dépendant de ses superstitions, mène sa vie sur l'hypothèse qui l'habite. L'auteur insiste pour ne pas donner de description physique du personnage principal, préfère laisser le lecteur se faire sa propre image mentale.

— Ah... (soupir).

Des voitures foncent, filent, disparaissent.

— ??????! Ouh, là, là, non... Euh, oui, mais... bon, enfin quoi, oui, j'y vais...

Une auto passe encore. Une autre. Une centième. Une dépanneuse. À la troisième auto rouge, j'y vais.

Trois autos rouges plus tard, il hésite. Situation critique, passage à l'acte qui languit.

— Bof, à la troisième auto bleue... bleu ciel... Avec des enjoliveurs comme sur celle de mon oncle Alfred. Et deux antennes. Un pompon sur celle de droite. Et une rousse au volant.

Le ciel se couvre. Il ferme les yeux et réfléchit. Un oiseau pousse un craquement.

— Bon, cette fois c'est la bonne. Si un oiseau crie encore, j'y vais.

Un oiseau crie, l'homme soupire de plus belle. L'hésitation le tue, le ronge par en dedans comme la rouille vient à bout des tiges du tablier d'un pont.

— S'il crie deux fois d'affilée et deux fois plus longtemps, j'y vais.

Le temps passe. La première étoile s'allume dans la noirceur hostile. La ville suinte la lumière par tous ses pores. C'est beau Montréal la nuit, surtout vue de haut.

— Aaaahhh, maman!

Le pont Jacques-Cartier tremble. Un mastodonte vient de passer en trombe, bousculant jusqu'au vent. L'air s'est mis à hurler.

Sur la frange du pont, il est là qui attend. Il attend de faire le saut, de pouvoir renaître, mais ailleurs. Surtout pas ici ni maintenant. Il contemple les grilles recourbées qui supposément empêchent les désespérés comme lui de sauter dans le vide et de renaître. Ailleurs et en d'autres temps.

Mais il n'a pas eu à se demander s'il allait passer à l'acte et comment il allait escalader la difficulté, l'oiseau n'a pas crié de nouveau.

Lentement, il rebrousse chemin, résigné. Il a tout raté : son saut du haut du pont, son mariage, la rénovation de son sous-sol, son employabilité, l'éducation de ses enfants, son départ à l'étranger, sa dernière année de collège. Même les cours de cuisine qui lui auraient peut-être permis d'épater sa femme et de ne pas rater son mariage.

Le pont maintenant derrière lui, il tente de regarder devant. Une côte à remonter pour rentrer à l'appartement.

— Si une voiture klaxonne, j’entre prendre une bière chez Lucien.

Deux voitures klaxonnent coup sur coup. L’indice n’est pas clair.

— Si j’entends une sirène d’ambulance, non seulement j’entre, mais je cale deux bières.

Est-ce la lamentation d’une ambulance ou d’une alarme qu’il perçoit au loin? Il n’en sait trop rien, et il hésite devant la porte de la taverne. Des gens entrent, des gens sortent. Il ne leur fait pas plus d’effet qu’un piquet de clôture sur une clôture édentée, on passe à côté ou on le bouscule, la vie continue.

Continuer son chemin. Dans une ruelle sombre, un vacarme éclate, des poubelles dansent, des hommes crient. Un coup de feu retentit, un gémissement signe la finale. Figé, l’homme est incapable de prendre ses jambes à son coup, il attend un coup de feu dirigé sur lui, car il a peut-être tout vu sans s’en apercevoir et devient un témoin gênant. Le pont peut se rhabiller, une balle au cœur fera encore mieux l’affaire. Mais rien ne vient, rien d’autre qu’un revolver qui glisse à grand bruit sur le ciment et s’arrête contre sa chaussure. Bêtement, il le ramasse, se rend compte qu’il s’incrimine. Le cache prestement dans son coupe-vent tandis que des pas de course s’évanouissent en direction opposée.

— Bon, si je croise un boiteux, je me sers de l’arme pour braquer un prêteur sur gages. Comme ça, je me ferai peut-être transformer en passoire avant d’avoir pu regagner la porte.

Mais comment la chose est-elle possible? Un homme qui claudique surgit au coin de la rue, le mire un peu, lui demande de l’argent. Sans penser, il lui remet le revolver, lui montre l’enseigne du prêteur sur gages. Il en tirera bien dix dollars, vingt, qui sait?

Il devrait se sentir plus léger, délesté de l’arme incriminante, mais le poids du vide l’écrase, rend l’ascension de la rue encore plus pénible. Au bout de la rue, qu’y a-t-il qui puisse le motiver à garder le cap de l’appartement? Peut-être aurait-il dû se flinguer dans son salon. Mais il se souvient d’avoir vu des photographies franchement dégueulasses chez un détective de sa connaissance, et la perspective d’étaler sa cervelle sur trois murs - que quelqu’un devra laver à la grande eau éventuellement - le dissuade de même songer à rassembler les forces de son désespoir.

— Si je trouve 20 \$ sur le trottoir, j’entre chez Mado prendre un café.

Un coup de vent lui soulève les cheveux, crache de la poussière dans ses yeux, lui tire des larmes. Une gifle, il vient de recevoir une gifle. Mais, non, ce n’est qu’un papier qui lui colle à la joue. Rageur, il jette la chose dans la rue. C’est un billet 20 \$, un peu froissé, mais encore bon. Maintenant que l’homme ne veut plus rien, sauf prendre la porte de sortie, ses visions les plus folles seraient-elles en train de se matérialiser? Ironie du sort, pied de nez de la vie, raillerie des probabilités. Il regarde le billet, perplexe. Va-t-il prendre un café?

— Si une voiture arrive, je me penche et je le ramasse au même moment, et adieu la vie!

Au loin, des phares percent la nuit, se rapprochent, grondent presque. Il va se pencher, offrir sa tête au bélier, mais se ravise juste avant. Le chauffeur a klaxonné, le billet a été happé, virevolte encore devant lui, il lui suffit de tendre la main et de le cueillir au vol. Va-t-il se l’offrir, ce café? Se donner en pâture aux regards des petites gens contents de contempler plus misérable qu’eux? La reine verte un peu froissée jette un regard désapprobateur par-dessus son épaule.

— Quoi! Qu’est-ce qu’il y a? Faudrait que je prenne plutôt le thé?

Il rit pour lui-même, il rit de lui-même. Tiens, ça faisait longtemps qu'il n'avait pas ri un brin. La vie ne lui en a pas beaucoup donné l'occasion.

Sa femme l'a récemment jeté dehors parce qu'il passait son temps à regarder la télé plutôt qu'à chercher un emploi. Mais était-ce vraiment sa faute? Chaque matin, il se disait que si le camelot passait le journal avant 6 heures 30, ce serait signe qu'il vaut la peine de chercher car il trouverait un nouvel emploi. Invariablement, le camelot tardait, et compromettait ses recherches. Quand le sort ne joue pas, mieux vaut ne pas lui tordre un bras. Il faut afficher un peu de confiance pour dénicher un travail, la confiance venant avec la fluidité des événements, la souplesse du déroulement, l'heureuse coïncidence des moments. Ça ne coïncidait pas très fort pour lui.

Il se souvient péniblement du jour où son patron l'a congédié. Les cris dans le bureau, les grincements de dents. Quoi, se faire soigner? Mais de quoi, bon sens de bon sens? Quand le sort ne joue pas, mieux vaut ne pas lui tordre un bras, c'est ma mère qui me l'a dit. Il n'avait tout simplement pas pu se présenter à la signature du contrat à New York puisqu'il avait manqué son avion puisqu'un homme portant une valise rouge avait renversé son café devant lui et que tout cela, il se l'était très exactement imaginé dans sa tête et que c'était le présage très certain d'un écrasement d'avion. D'accord, l'avion ne s'était pas écrasé, mais cela aurait bien pu arriver étant donné le concours de circonstances suspect.

— Me faire soigner!

Il rit encore pour lui-même. Tout le monde ne joue-t-il pas un peu au même jeu d'analyse?

Non, lui avait un jour répondu sa femme outrée. Elle avait rajouté qu'il devrait aller se faire soigner, que son jeu n'avait rien de l'analyse. Ça c'était un peu avant qu'elle le jette dehors.

Depuis qu'il est petit, il mène sa barque ainsi. En décodant les signes. Ils sont forts, les signes, et comment peut-on être insensible au point d'en faire fi? Les Anciens ne lisaient-ils pas le ciel, la forme des nuages, les bandes d'oiseaux, les entrailles des animaux et les étoiles?

— S'il se met à pleuvoir dans les cinq prochaines minutes, j'appelle ma femme et je lui demande pardon.

Quelle surprise ne l'attend pas au moment de traverser l'intersection suivante! Un camion de lavage reprend soudain sa ronde et lui gicle aux tibias vingt gallons d'eau criblée de gravier et de poussière. Encore un signe peu clair. C'est de l'eau, mais il ne pleut pas. Que faire?

— Si quelqu'un engueule un chien dans la minute qui vient, alors là, c'est sûr que j'appelle ma femme.

— Espèce de trou du cul, tu pouvais pas te tasser un peu? Tu vois pas qu'on lave?

Quoi, est-ce lui qu'on l'engueule? Le chauffeur du camion remonte sa fenêtre, après avoir craché par terre du haut de sa monture. L'homme se tourne et se retourne, ne voit pas de chien. Signe encore plus douteux que le précédent. Rien à voir avec lui. Mais en attendant, il est trempé. Déprimé, fatigué et trempé.

— Si je vois une personne qui fait plus pitié que moi, je jure que je vais à l'hôpital et je demande de l'aide d'un psy. Ni blanche ni noire, ni petite ni grande, juste une personne.

L'homme trébuche. Il y avait un soulier dans le chemin, il a trébuché dessus, tout bonnement. S'est affalé, rabotant sa joue droite, ses mains brûlantes et ensanglantées cherchant à faire appui pour relever son corps rompu par les malheurs qu'il ne compte plus, son corps empesé d'eau, de gravier et de poussière.

— Si j'attrape l'enfant de chienne qui a abandonné son soulier ici, je jure que je le mass...

Quelqu'un gémit derrière lui. L'homme se remet sur ses pieds, scrute la pénombre, découvre un visage tout jeune et tout crasseux, appuyé contre le mur aussi crasseux d'un édifice. Du visage pousse une paume blême qui se tend et attend. Sûrement une pièce ou deux pour parer au plus urgent, la faim à n'en pas douter. Le vagabond doit avoir moins de vingt ans. En a-t-il même seize? Il s'est réfugié dans une papillote de papier journal, il roule des yeux fiévreux.

Sans penser, l'homme se précipite dans une boulangerie encore ouverte, achète deux petits pains frais, sort en courant les porter à l'enfant. Celui-ci avale le premier presque sans mâcher, savoure le deuxième. L'instant est touchant. Tout son être tremble, sa main blême se risque de nouveau hors des coulisses de la noirceur, la paume reproduisant la même gesticulation pour quémander.

— Maintenant, aurais-tu un peu d'argent à me donner, pour que je mange demain?

L'homme pense pour lui-même « Si son nom commence par un P, je lui donne le vingt dollars que j'ai trouvé tantôt. »

— Et comment t'appelles-tu?

— Qu'est-ce que ça peut te faire? Je savais pas qu'il fallait avoir un nom pour exister. Les pains étaient bons, j'aimerais bien m'en acheter deux autres demain.

— Parce que c'est important pour moi de savoir. Patrice? Pierre? Philippe?

— T'es vraiment bizarre, toi. Je suis personne. Personne, tu m'entends?

— Personne? Comme dans l'histoire d'Ulysse et des cyclopes? Ah, t'es fort, mon jeune, comme ça, quand je voudrai raconter ma rencontre avec toi, je dirai que j'ai vu Personne.

Le jeune itinérant soupire, se lasse, ramène sa main vers lui qu'il laisse tomber à grand bruit dans sa papillote de papier. Le signe étant clair comme de l'eau de roche pour l'homme, il sort le billet de vingt dollars, le plie en quatre de ses mains endolories par la chute, et le dépose près de Personne. S'en va en lui souhaitant bonne nuit.

Sa promesse à lui-même de se rendre à l'hôpital pour demander de l'aide vacille soudain.

— S'il passe un taxi rouge, je le prends, mais seulement si son pot d'échappement est percé et qu'il fait du bruit.

Trois véhicules correspondant à ce signallement incongru passent en moins d'une minute. Il n'en croit pas ses yeux ni son esprit. Les signes qu'il a attendus si longtemps sont soudain si révélateurs qu'il pose un regard totalement neuf et délirant sur la vie. Comment tout cela est-il possible? Il aimerait pouvoir dire à sa femme, à son patron, à ses enfants, à ses professeurs qu'il a été plus lucide qu'eux, jusqu'à la clairvoyance, mais il est lucide juste ce qu'il faut pour pressentir que personne ne le prendra au sérieux. Quelqu'un s'est bien moqué de lui, ah ça oui! Il y a là une coïncidence qui n'a rien à voir avec le hasard. Il lance les yeux au ciel, scrute, implore, exige une réponse.

— Est-ce que quelqu'un m'entend et me parle?! Veut m'envoyer un message?

Seuls les bruits de la ville lui font écho, ainsi qu'une matrone qui hurle par la fenêtre de fermer sa grande trappe de trou du cul.

— T'as vu l'heure qu'il est, imbécile? crache-t-elle dans son venin.

Il s'en fout. Rien qu'une pauvre cloche dans l'ignorance du drame qui se joue ici, maintenant.

« Faire le test ultime, le test parmi les tests, et découvrir si une entité mène le jeu, mon jeu, songe-t-il. Savoir enfin si je suis victime de mes superstitions, comme le prétend ma femme, ou si des signes me sont envoyés. Voilà, il me faut trouver quelque chose, une combinaison d'événements qui, réunis hors de tout doute, me révéleront enfin si je vis une vie déterminée, si j'ai une mission écrite par avance. »

— Si... Si... Euh... Voyons voir... Si un avion passe au-dessus de ma tête et qu'il se met à en tomber des papiers, avec des dessins de grenouilles dessus, alors j'appelle tous les journalistes de tous les médias et je leur raconte tout, toute la vérité sur le Monde!

Quelques secondes passent, un vrombissement emplit le ciel, l'homme attend, excité comme un gagnant de la loterie, pressent la chute, assiste à une pluie de feuilles, mais oui, bon sens de bon sens! c'est bien un dessin de grenouille qu'il attrape dans l'avalanche, ne se retient plus, crie à pleins poumons qu'enfin il connaît le mystère des choses, le dessein divin. La femme de tantôt rouvre sa fenêtre, menace d'appeler la police. L'homme n'entend plus rien que le bruit du sang qui lui bat les tempes. Il jubile.

\*\*\*

Assis devant une caméra en marche, l'homme sourit béatement. Il ne se lasse pas de répondre aux questions, car la vérité est une créature si encombrante qu'il mieux vaut l'évacuer et la partager.

— Vous dites que ces papiers sont tombés du ciel lorsqu'un avion est passé sur la ville et que cette coïncidence, en plus du dessin, c'est exactement ce que vous aviez prévu? Que notre sort à tous est écrit dans un grand livre divin?

L'interrogateur en blouse blanche se frotte encore une fois le menton. Examine la prétendue preuve qu'il tient dans sa main droite. Une publicité pour le festival de cuisses de grenouilles d'un restaurant du secteur où le pauvre hère a été cueilli par la police, pour démenche. C'est la première fois qu'il étudie un cas du genre. « Fichument étrange », songe-t-il. Par contre, l'offre du restaurant est tout ce qu'il y a de plus invitant. Ce soir, peut-être... si Jeanine m'appelle avant quatre heures...